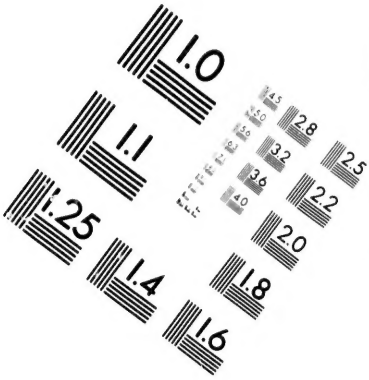
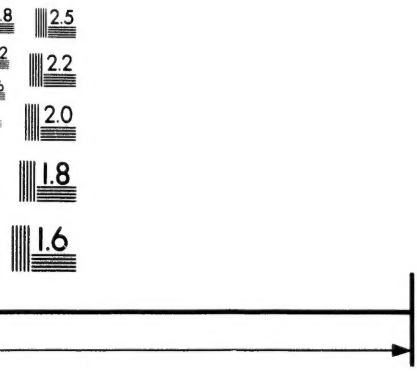
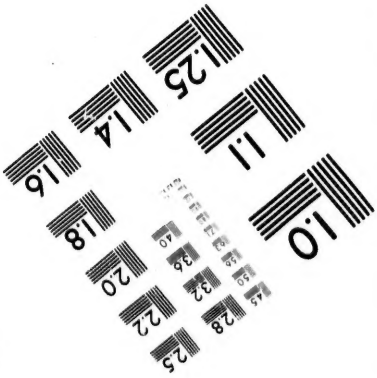


UATION
(MT-3)





23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICM
Microfiche
Series.

Canadian Institute for Historical Micro

d here has been reproduced thanks
ity of:

Library of the Public
Archives of Canada

pearing here are the best quality
dering the condition and legibility
copy and in keeping with the
ct specifications.

s in printed paper covers are filmed
the front cover and ending on
with a printed or illustrated impres-
ck cover when appropriate. All
copies are filmed beginning on the
a printed or illustrated impres-
ng on the last page with a printed
mpression.

ded frame on each microfiche
he symbol ⟶ (meaning "CON-
the symbol ▽ (meaning "END"),
lies.

charts, etc., may be filmed at
ction ratios. Those too large to be
ed in one exposure are filmed
he upper left hand corner, left to
to bottom, as many frames as
following diagrams illustrate the

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

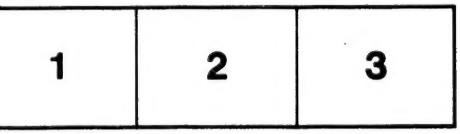
La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

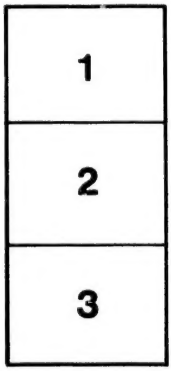
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

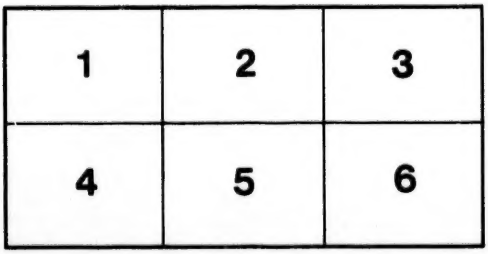
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







O.L.N. ОПЕРЕС

PORTRAITS

ET

Pastels Litteraires

PAR

JEAN PIQUEFORT.

O.F.M. QUEBEC

QUÉBEC,
ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LÉGER BROUSSEAU,
2, Rue Du Fort,

1873.

1873

(30)

114450

PORTRAITS

ET

PASTELS LITTÉRAIRES.

A bon entendeur, salut!

PROLOGUE.

Ceux qui se disputent l'honneur d'être les pères de la littérature canadienne ont évidemment trop bonne opinion de leur fille. S'ils la considéraient de plus près, ils n'en réclameraient pas si haut la paternité.

C'est une assez jolie fille, je l'admets, et quoique très faible encore, il y a lieu d'espérer qu'elle vivra. Mais elle est bien fluette et ses traits ne sont pas très distingués. Sa figure a quelque chose de commun que l'on se rappelle toujours avoir vu quelque part. Elle peut avoir des charmes pour ses parents; mais elle est bien loin d'être ce qu'on appelle une beauté. Elle manque de couleur, d'expression, de nerf et de vie.

Cependant, je suis de ceux qui croient

qu'elle grandira parce qu'elle est de bonne race. Elle est fière et digne, et ce n'est pas elle qui voudrait se traîner dans la fange ou l'on voit éclore tant de romans et de vaudevilles français. Elle est profondément religieuse et sa voix n'insulte pas Dieu, ni la religion.

Je puis affirmer la chose sans restriction; car les insulteurs de la religion dans notre pays sont rares, et comme la pluspart ne savent pas la grammaire, il ne peut pas être question d'eux quand je parle de littérature.

Ce qui distingue notre littérature, c'est son amour du beau et du vrai. *Le beau c'est le laid* n'est pas sa devise. Elle est un art et non pas un métier. Nos écrivains sont, à peu d'exceptions près, des poètes et non des machinistes. Nous n'avons pas pour les culs-de-jatte, les bossus, les courtisanes et toutes les autres laideurs physiques et morales ce goût particulier que nourrissaient Victor Hugo, Eugène Sue, Paul Féval, Théophile Gauthier et bien d'autres.

Elle possède le fond; il faut lui donner la forme. Or, son défaut capital, c'est de manquer d'étude.

Elle n'a pas assez de connaissances, et l'esprit de ses maîtres n'est pas suffisam-

ment meublé. J'en connais qui phrasent très-bien, et qui n'ont aucune érudition. Or, ceux-là pourront faire une bonne page, jamais un bon livre.

Mais toute jeune qu'elle soit, la littérature canadienne est pleine de promesses, et nous aurons droit d'en être fiers, quand elle sera parvenue à maturité. En attendant, indiquons, lui ses défauts afin qu'elle les corrige, et les qualités qui lui manquent, afin qu'elle puisse les acquérir.

La critique est à l'ordre du jour et M. l'abbé Casgrain en a posé les principes d'un ton magistral et sentencieux. Il veut qu'elle soit saine et vigoureuse, et qu'elle ne craigne pas de montrer les défauts à côté des beautés véritables. . . . . .

" Le temps est passé, s'écrie-t-il, des
" panégyriques littéraires : ces ménage-
" ments, ces critiques à l'eau de rose qui
" avaient leur utilité, qui étaient même
" nécessaires il y a quelques années,
" quand les lettres canadiennes en étaient
" à leur début, seraient fatales aujour-
" d'hui. Ils n'auraient pour effet que
" d'endormir nos hommes de lettres dans
" une fausse sécurité, de les faire repo-
" ser sur des lauriers éphémères trop fa-
" cilement conquis ; tandis qu'une vigou

" reuse critique qui signalerait brave-
" ment leurs faiblesses aussi bien que
" leurs qualités, stimulerait leur ardeur,
" épurerait leur goût, élargirait leurs
" idées, en éclairant le jugement des lec-
" teurs.

" . . . . . Pourquoi ne pas dire tout
" haut ce que chacun dit tout bas ? N'est-
" il pas temps de séparer l'ivraie du bon
" grain, de distinguer l'or du clinquant ?

" . . . . . Le temps est venu, croyons-
" nous, d'agir avec liberté, d'apprécier
" nos écrivains, non pas à leur valeur
" relative, mais à leur valeur absolue ;
" non pas entourés de circonstances qui
" les étaient pour un temps, mais dans
" l'isolement de l'avenir, alors que leurs
" œuvres n'auront pour se soutenir que
" leurs propres forces. "

Nous nous emparons de ces doctrines que nous croyons justes, et nous en ferons l'application aux œuvres qu'il nous sera donné d'apprécier, à celles de l'abbé Casgrain, comme aux autres.

On verra que nous serons plus fidèle à ces principes qu'il ne l'a été lui-même.

Nous ne critiquerons pas pour le plaisir de la chose, sans tenir compte des lois de la vérité et de la justice. Mais nous ne biaiserons pas devant les ridicules

dont se couvrent quelque fois des écrivains très-bien doués d'ailleurs. Nous ferons la part du talent avec toute l'impartialité qui doit distinguer la vraie critique, mais nous n'oublierons pas que l'écrivain a besoin qu'on lui indique ses défauts, plutôt que ses qualités, qu'il réussit toujours à découvrir lui-même.

Nous causerons et nous enseignerons. L'enseignement seul deviendrait ennuyeux, si l'on n'y mêlait un grain de causerie. Aux talents qui méritent des éloges et des piqûres, nous distribuerons des deux dans une mesure aussi équitable que possible. Pas de fausse réserve, pas de sous-entendus : nous appellerons les choses par leurs noms. Le vinaigre et le miel viendront l'un après l'autre, jamais mêlés. C'est dire que nous n'appartenons pas à l'*Opinion Publique*, où ces deux breuvages vont toujours ensemble.

Un pseudonyme, M. Placide Lépine, s'est aussi essayé dans la critique littéraire. Mais il n'avait pas même l'idée de la chose et ses *silhouettes* ne sont pas plus de la critique que M. Fabre n'est un homme d'état, ou M. Dessaulles un théologien. Cependant, il ne manquait pas d'un certain chic et il aurait réussi à amuser quelques lecteurs que nous n'en serions

pas surpris. Mais un farceur, même spirituel, n'est pas un bon critique, et, comme nous en aurons bientôt des preuves, il rend quelquefois ridicules ceux qu'il voudrait combler d'éloges.

C'est l'idée de bien des gens que plusieurs des heureux silhouettés ne sont autres que les silhouetteurs eux-mêmes. Nous le croyons pour notre part, et c'est pourquoi nous donnerons à leur œuvre conjointe plus d'attention qu'elle n'en mérite réellement. Nous tenons à démontrer au comité des *silhouetteurs-silhouettes* qu'il y a souvent du danger à parler de soi-même, et que l'encensement réciproque ne réussit pas toujours. Qui croit faire une apothéose, lance quelquefois un pavé.

Depuis que j'ai annoncé mes *Portraits et Pastels*, je reçois des lettres sans nombre et sans bornes. Députés, journalistes, poètes, orateurs demandent à grands cris des portraits de plein pied, et ils m'adressent leurs autobiographies revues, corrigées et annotées. Un conseiller municipal et un marguiller réclament la même faveur et affirment qu'ils se sont faits eux-mêmes et qu'ils sont parvenus sans intrigues à la haute position qu'ils

occupent. Un député *national* (je crois que c'est celui de Charlevoix) m'écrit : je confesse volontiers que je ne suis pas un Adonis ; mais quand je m'anime à parler, je ne suis point laid, et ma voix n'est pas du tout désagréable.

Messieurs, je reconnais vos mérites et je suis bien fâché que tant de gens les ignorent. Mais je vous avertis que je ne pourrai pas vous satisfaire tous.

Je ne veux pas faire comme ce flagorneur de Placide Lépine, qui promettait leurs silhouettes à cinquante personnes, sans excepter Buies, et qui ne voulait que se silhouetter lui même. Non, non, pas de blague, s'il vous plaît, messieurs les littérateurs. Vous n'êtes pas si nombreux, ni si illustres que vous croyez. Vous n'êtes pas trente, ni vingt, ni dix ; et qui veut un *portrait* n'est peut-être pas digne d'un simple *pastel*. La vérité avant tout ; *nuda veritas*, disait Lépine qui a tant menti à son épigraphe, et que je ne veux pas imiter.

D'ailleurs, je vous peins gratis ; vous n'avez pas le droit d'être exigeant. Si vous voulez absolument un portrait flatté, allez à l'*Evénement* et emportez une bonne bourse ; moyennant finances, vous ferez faire là tout ce que vous voudrez.

L'ABBÉ CASGRAIN.

Son âme a quinze ans.....
Le Coulteux du Moleux.

I.

C'est à l'abbé Delille que Madame Le Coulteux du Moley appliquait ces paroles avec une vérité frappante. C'était un éloge et une critique : éloge, parce qu'il est beau d'être jeune et de conserver longtemps la candeur et l'innocence de ses quinze ans ; critique, parce qu'il vient un jour où il est à propos de vieillir et d'acquérir cette virilité qui est l'apanage et la gloire de l'homme.

Je crois pouvoir, sans injustice, faire l'application des mêmes paroles au littérateur distingué qui fait l'objet de ce portrait. Son âme a quinze ans. Il a toute la candeur, toute la naïveté et tout l'enthousiasme de l'enfance. Le moindre sentiment l'exalte, une chimère le passionne, une belle figure de rhétorique le jette dans une excitation fiévreuse. Il se grise de vives images et de mots sonores. On dirait qu'il se sent toujours des ailes, et qu'il n'est pas fait pour marcher sur la

terre comme les simples mortels, mais pour voler un peu plus haut que les oiseaux, dans les nuages. En un mot, à 40 ans, il est jeune, très jeune, trop jeune.

Le mot est lancé et je ne le retracte pas, quoique je sache parfaitement ce que l'on va objecter. "Dans notre siècle inondé de réalités, n'est-ce pas un grand mérite de conserver longtemps l'enthousiasme et la poésie du jeune âge ? Et n'est ce pas ce qui fait la gloire de notre abbé ? Lisez ses œuvres : c'est la fleur, c'est l'aurore, c'est le printemps. Voyez cette phrase ; n'est-ce pas joli ? Voyez ce style ; n'est-ce pas charmant ? "

Je ne conteste pas ces éloges mérités. Je soutiens aussi que cet écrivain est *charmant*. Mais, comme disait De Maistre, j'entends que ce mot soit une critique.

Tout jeune qu'il soit de pensées et de style, M. l'abbé Casgrain se laisse volontiers appeler le père de la littérature canadienne, et Placide Lépine, qui probablement écrivait sous sa dictée, l'a proclamé pompeusement. Plusieurs fois, il a fait comprendre lui même que ce beau titre lui appartenait. Aussi, lui est il arrivé de parler de notre littérature comme un père de sa fille, et lorsque M. de Gaspé lui fit lecture des *Anciens Canadiens*,

c'est au nom des lettres canadiennes qu'il lui sauta au cou et lui cria : merci ! Quel père n'en eut pas fait autant à la vue du riche héritage qu'un bienfaiteur inattendu apportait à sa fille !

A la première page de l'étude critique qu'il a publiée sur M. Chauveau, M. l'abbée Casgrain déclare que l'avenir de la littérature canadienne est assuré depuis 1860. Je me suis demandé pourquoi cette date plutôt qu'une autre et je me suis aperçu que cette année-là (1860) avait vu paraître les *Légendes*.

Certes, ce livre est très joli, et j'excuse volontiers M. l'abbé Casgrain de croire qu'il a fait époque dans l'histoire littéraire de notre pays. L'illusion était facile. M. l'abbé y faisait preuve d'un beau talent, et, comme de jeunes écrivains pleins de promesses firent leur apparition immédiatement après lui, il a pu croire qu'il les avait enfantés à la vie littéraire et leur avait donné l'essor.

Je crois, néanmoins, que c'est pure illusion de sa part, et que la littérature canadienne est née avant les *Légendes*. Mais si l'on prétendait simplement que sa fantaisie paternelle doit lui être pardonnée à cause de son amour des lettres canadiennes, je le concéderais volontiers. Car je

le crois véritablement ami de notre littérature, et s'il recherche un peu la scène et le bruit, il faut penser que c'est par intérêt pour elle et pour favoriser ses débuts dans le monde littéraire, comme un père s'impose des frais de représentation pour l'avenir de sa fille.

Aussi, accueille-t-il avec sympathie toutes les œuvres qui voient le jour, et son bonheur est centuplé lorsqu'il peut se rendre le témoignage qu'il y a contribué. Son désir de tous les jours ce serait d'exercer une espèce de magistrature sur tous les écrivains canadiens et de mettre un peu la main à tout ce qu'ils publient.

Ce désir est en parti réalisé, mais je ne crois pas qu'il y ait lieu de l'en féliciter ; car il y a là pour lui un danger réel, un écueil qui s'appelle le pédantisme littéraire, et je crains qu'il n'ait pas toujours su l'éviter. Il a formé avec quelques disciples une société d'admiration mutuelle-perpétuelle, et ce sont pour lui de mauvais amis littéraires. Ils ont leurs soirées où ils se lisent leurs œuvres, comme on faisait au seizième siècle, en France. C'est Ronsard et ses amis se croyant modestement les créateurs de la littérature canadienne. Ils s'applaudissent, ils se félicitent, ils s'admirent, ils s'encoura-

gent, et la correction fraternelle est inconnue chez eux. Ils conjuguent entre eux ce verbe favori : je te loue, tu me loues, il nous loue, nous nous louons, vous vous louez, ils se, vous, nous louent ! Ce culte ardent et réciproque de leurs qualités les empêche de voir leurs défauts et nuit au développement de leurs talents.

C'est un malheur pour l'abbé Casgrain, dont la plume est remarquable, mais susceptible de beaucoup de perfectionnements, comme nous le démontrerons bientôt.

Il est, je crois, le plus fécond de nos écrivains ; mais il n'est pas le plus parfait. Il unit de grandes qualités à de grands défauts. Il a une imagination très vive et une grande facilité d'élocution. Il possède la grâce, la hardiesse, la richesse et l'élégance de l'expression et une immense capacité d'invention. Son style est harmonieux, généralement correct et encombré de toutes les figures que la rhétorique possède.

Quels défauts ont pu prendre place au milieu de ces brillantes qualités ? C'est ce que nous allons voir dans un examen plus approfondi de ses œuvres.

II.

M. l'abbé Casgrain a un don naturel qui le pousse à écrire, comme l'oiseau à chanter. Et, si l'on me dit qu'il n'a pas seulement l'instinct, mais aussi les ailes de l'oiseau, je ne conteste pas. Seulement, il me semble que ce ne sont pas des ailes d'aigle, à moins que l'on ne soutienne qu'il a les ailes mais non les yeux de cet oiseau royal.

Le premier ouvrage de M. l'abbé Casgrain a révélé cette double faculté de sa muse de chanter et de voltiger. Les *Légendes* sont un chant, assez monotone d'ailleurs,—quoique répété avec grand accompagnement de variations—et une voltige alerte, exécutée sur une seule corde.

L'apparition de ce livre n'a pas causé tout l'effet que l'auteur attendait, quoiqu'il fût bien calculé pour cela. Car, c'est là une des faiblesses de notre excellent abbé : il n'a pas la vertu de renoncement au succès. Au contraire, il adore le succès et il n'oublie rien de ce qui peut y conduire. Il connait à fond toutes les ficelles qui peuvent servir à hisser un auteur sur le pavois et il ne dédaigne pas de les employer quand il met au jour une œuvre nouvelle.

Il ne tient pas non plus pour méprisable le succès qui rapporte un peu d'argent, et, de tous nos littérateurs, il est probablement le seul qui ait sû retirer de bons bénéfices de sa littérature.

Pour se convaincre que, dans l'esprit de l'auteur, les *Légendes* étaient un livre à effet, il suffit de parcourir la table des chapitres : *Apparition ! Silhouette ! Mort ! Vision ! La Vesprée ! Agonie ! Lamentation ! Rêve ! Sang ! Serpent ! Hallucinations ! Le Mirage du Lac ! Un Esprit ! Comme un luth d'ivoire ! Course ! L'écho de la montagne ! Une âme défleurie ! Les visions ! Gazelles et tigres ! L'orchestre infernal !*

J'en passe quelques uns assez ronflants !

On ne voit rien d'aussi féérique dans les *Mille et une nuits* ou dans les *contes d'Hoffmann.* Il faut dire que les *Légendes* sont aussi des contes, avec une physionomie romantique très prononcée.

Si des chapitres je passe aux épigraphes, le fantastique grandit et la tendance à l'effet devient plus manifeste encore. Ils sont à lire et j'y renvoie le lecteur, qui pourra constater en même temps que la ponctuation ne le cède en rien à la prétention littéraire.

Malgré tout cet appareil, les *Légendes* n'ont pas créé toute la sensation désirée.

Si peu expérimenté que soit le lecteur canadien, il a deviné tout ce qu'il y avait de factice, de convenu, de maniéré dans cette éclosion soudaine de poésie lyrique et dramatique.

Il serait trop long d'entrer dans un examen critique détaillé de chacune des trois légendes qui composent le volume. Une grande partie des observations que nous aurons à faire sur l'une d'elles s'applique, d'ailleurs, aux deux autres, et c'est pourquoi nous nous bornerons à feuilleter un peu la *Jongleuse* et la *Fantaisie* qui lui sert de prologue.

C'est l'œuvre capitale du poète. Il y a mis toute son habileté de ciseleur, toute sa force d'artiste, toute sa richesse de coloriste. Il a voulu élever son monument, bâtir ses colonnes d'Hercule, et il a cru qu'il avait réussi. Il s'est trompé. La *Jongleuse* forme à elle seule plus de la moitié du volume, mais ce n'est pas la mieux remplie. La *Fantaisie* porte bien son titre, mais n'est pas à sa place. L'auteur sentait le besoin de parler un peu de lui-même et de placer quelque part des phrases faites depuis longtemps. Elles étaient si fleuries, ces chères phrases ! Elles avaient tant ébloui leur père lors de leur éclosion ! Il n'était pas possible

de les laisser plus longtemps sous le boisseau.

C'est l'excuse qu'il peut invoquer pour avoir mis au jour des phrases comme celle ci :

" O joies de ma blonde enfance ! co-
" lombes de mon cœur hors du nid
" envolées—ne ferais je donc plus jamais
" résonner. mes sourires sur vos ailes fré-
" missantes ?"

Faire *résonner ses sourires* sur les ailes frémissantes des *colombes de son cœur* qui sont les *joies de sa blonde enfance* ! C'est véritablement trop fort, et les licences poétiques doivent avoir un terme. Si vous le dépassez, vous tombez dans le galimatias des *Précieuses Ridicules.*

Malheureusement cette phrase n'est pas isolée ; il y en a de semblables dans beaucoup de pages de la *Fantaisie* et des *Légendes.*

Lisez encore la suivante :

" C'est que partout se dressait devant
" lui le *fantôme hideux* d'une société
" *pourrie ;—ulcère gangrené,—cadavre fé-*
" *tide*, auquel une dernière secousse gal-
" vanique communique un reste de
" vie ;—*spectres aux formes grêles, au*
" *front imbécile, au teint hâve et livide,*
" *au regard glauque et vitreux*, suant le

" vice et la débauche à travers une *peau*
" *voltairienne*."

Toute cette phrase ronflante et bourrée d'épithètes manque de naturel et elle étonne chez un auteur, ordinairement si gracieux. *Peau voltairienne* est de mauvais goût, surtout quand elle recouvre un spectre. Il répugne aussi de voir un *fantôme* qui est en même temps *ulcère*, *cadavre* et *spectre !*

Je continue la citation :

" Le voyez-vous, là-bas, branlant une
" tête décrépite, ivre du vin de tous les
" crimes et cheminant à travers le siècle
" en écorchant, à chaque pas, ses mem-
" bres chancelants sur les débris des
" croix et des sceptres ?

" Entendez-vous, au sein de la nuit, sa
" voix qui tinte comme un glas funèbre,
" *bavant d'une lèvre édentée* le blasphême
" et le sarcasme ? "

Ouf ! n'est-ce pas fatiguant à lire ? Et que pensez-vous d'une *voix* qui *bave*, mais qui *bave* d'une *lèvre édentée* ?

Maintenant, si le lecteur est curieux de savoir quels blasphêmes *bavait* cette *voix* à la *lèvre édenté*, il pourra lire aux pages 221 et 222 des *Légendes* des vers d'Alfred de Musset, qui sont peut-être les plus beaux de la langue française et qui

ne contiennent absolument rien de blasphématoire. Ce qui n'empêche pas notre écrivain d'ajouter :

" Et le monstre, en vomissant ces blasphêmes, a poussé des ricanements d'enfer."

Dieu nous fasse des monstres semblables ! Et pourvu qu'ils nous disent d'aussi beaux vers, je leur pardonnerai d'être *fantômes—ulcères—cadavres— spectres* et de se couvrir d'une *peau voltairienne.*

Je prends ces phrases au hasard, et je pourrais en citer d'autres dans cette même *Fantaisie*, où la folle du logis se promène avec beaucoup trop de liberté.

II.

On dirait que l'écrivain redoute la fadeur et qu'il la confond avec la simplicité et le naturel de l'expression. Or, ces mots ne sont pas du tout synonimes. Il arrive même, quelquefois, que le style fleuri est très fade. La Scudéri en a donné bien des preuves et j'en pourrais montrer d'autres dans les *Légendes.* Du style fleuri qu'on affectionne, on glisse si facilement dans la prolixité et l'enflure.

J'en ai déjà cité des exemples. En voici d'autres tirés de la *Jongleuse*,

Il s'agit de nous faire entendre le chant de cette étrange *Dame aux Glaïeuls* (imitation de la *Dame aux Camélias*). On va voir que c'est compliqué et qu'il faut être plus qu'artiste pour analyser cette musique extraordinaire :

" Au moment où la nouvelle lune se " lève, de vagues et lointaines rumeurs, " mêlées au coassement monotone des " grenouilles, s'élèvent des plantes aqua- " tiques.

" Voix surnaturelles qui semblent sur- " gir du fond des eaux ;—incantations " mystérieuses, d'abord indécises, puis " s'élevant peu à peu et se prolongeant " sur les flots en mélodie tour à tour " suave comme des voix d'enfants, ou " voilée comme la brise du soir, parmi " les halliers ;—mais parfois, aussi, écla- " tante et terrible, comme le rugissement " de l'ours blessé, ou comme le roule- " ment du tonnerre ou des cataractes."

Un peu plus loin, la description recommence. C'est " un son étrange et vague, " d'abord à peine perceptible, puis se " rapprochant, devenant plus distinct, et " se prolongeant sur les flots en molles " ondulations, pour s'éloigner, osciller " encore et s'évanouir un instant après.

" Longtemps, ces mystérieuses vibra-

" tions, qui semblaient tantôt descendre
" des nuages, tantôt remonter du fond
" des cavernes de la mer, ou s'échapper
" d'une conque marine, ou filtrer à tra-
" vers le treillis des bois, voltigèrent en
" notes intermittentes parmi le silence
" solennel de la nuit. "

Dans la page suivante, nouvelle analyse du mystérieux chant :

" C'était une sorte d'incantation fan-
" tastique, qui empruntait à la sombre
" majesté de ces heures solennelles et à
" son origine inconnue un singulier ca-
" ractère de merveilleux et de surnatu-
" rel ;—sorte de mélopée, tantôt plainti-
" ve et rêveuse, noyée de mystère et de
" mélancolie, ondulant sur la lame, flot-
" tant dans l'atmosphère et se perdant
" dans les plis de la brume,—soupirs infi-
" nis,—échos de voix d'anges—rêves
" d'enfants au berceau,—chant des cour-
" lis ;—ou bien, vive et légère, découpée
" en frileuses dentelles de sons, montant
" et descendant en spirales aériennes—
" groupes de notes folâtres se tenant par
" la main ;—et puis, tout à coup, triste et
" morne, comme le vent d'automne qui
" brame dans les ramées, comme l'hymne
" funèbre sur les tombes ;—ou, fanfare
" inouïe, vibrant comme un cuivre."

Qu'on place maintenant en regard ces trois descriptions et l'on verra qu'elles diffèrent peu. Ce sont les mêmes images et parfois les mêmes mots.

Dans l'une, ce sont *des voix surnaturelles qui semblent surgir du fond des eaux ;* dans l'autre, ce sont *de mystérieuses vibrations qui semblent remonter du fond des cavernes de la mer.* Ici, ce sont des *incantations mystérieuses ;* là, c'est *une sorte d'incantation fantastique.* Dans la première, l'incantation est *d'abord indécise, puis s'élevant peu à peu et se prolongeant sur les flots en mélodie suave comme des voix d'enfants.* Dans la seconde, elle est *d'abord imperceptible, puis se rapprochant, et se prolongeant sur les flots en molles ondulations.* Dans la troisième, on la retrouve *ondulant sur la lame*, et comparée à *des rêves d'enfants au berceau.* Puis, vient cette *mélopée, découpée en frileuses dentelles de sons, montant et descendant en spirales aériennes !*

Si ce n'est pas là abuser de la métaphore, je déclare ne plus connaître la signification des mots. Il est encore possible que l'on trouve élevé ce qui me paraît long ! Cela dépend du point d'où l'on regarde, et, pour certains esprits, la longueur peut être synonime d'élévation.

Mais, en vérité, trois ou quatre pages consacrées à l'analyse d'un chant, ou d'une incantation, qui, en définitive, n'est ni un chant, ni une incantation, ni autre chose, cela me semble un abus.

Un défaut capital des *Légendes*, c'est la pompe du style. L'auteur a cru qu'il faisait un poême épique, et il a pris pour modèle le style du *Paradis Perdu* ou des *Martyrs*. C'est un non-sens et un manque de goût absolu. Une nouvelle citation démontrera la vérité de cette critique.

Madame Houel descend le fleuve en canot, la nuit, et elle interroge l'un des canotiers, un sauvage, sur le compte de la *Jongleuse*. Voici ce que j'appelerai le prélude de la réponse du sauvage :

" Le Mirage du Lac qui dort sur les
" genoux de la Fleur des Neiges est plus
" beau que le nénuphar blanc des gran-
" des eaux.

" Le lac où se mirent la folle avoine
" et les roseaux du rivage est moins limpi-
" de que ses yeux et son regard est plus
" brillant que l'étoile du soir.

" Ses lèvres sont deux grappes de frai-
" ses mûres et ses dents sont des flocons
" de neige.

" Les lianes, au printemps, sont moins
" flexibles que sa chevelure.

" Aussi, quand la Fleur-des-Neiges con
" temple le jeune Visage Pâle, le sou-
" rire est-il sur ses lèvres et ses yeux sont-
" ils pleins de larmes de tendresse.

" La Fleur-des Neiges serait elle donc
" aujourd'hui lasse de la vie de son
" enfant ?

" Ne sait-elle pas que pour évoquer
" celle que la jeune oreille du Mirage du
" Lac a entendue et que ses yeux ont
" vue, il suffit de prononcer son nom ? "

Est-ce ainsi que parle la nature ? Certainement non. Vainement dira-t-on que les sauvages parlaient un langage figuré : ils y mettaient de la mesure, de l'à-propos et beaucoup moins de recherche. Ces phrases sont très jolies d'ailleurs, et seraient peut-être tolérables dans un poême épique. Mais le style de la légende doit être simple sans trivialité, élégant sans enflure. Quelque somptueuses qu'elles soient, les bouffissures sont toujours un défaut et la richesse du coloris ne rend pas l'enflure élégante.

M. Casgrain se répète volontiers. Il a des mots qu'il affectionne : le turban des Laurentides, le turban des créneaux de Québec, etc., etc. Dans la *Jongleuse*, il dira que son héros *avait des musoles d'une force peu commune et des bras d'une lon-*

gueur démesurée, et que son habileté extraordinaire à conduire un canot lui avait fait donner le surnom de Canotier. Et, plus loin, dans la même légende, il répétera sans paraître s'en apercevoir : *que la nature avait doué son héros d'une force musculaire exceptionnelle et avait développé ses deux longs bras d'une manière démesurée, et que son habileté à conduire un canot lui avait valu le surnom de canotier.*

Je pourrais multiplier les citations. Mais il me semble qu'il y en a assez pour démontrer en quoi le style des *Légendes* est défectueux. Ce qui lui manque surtout, c'est la simplicité, la précision, le naturel et le goût. A chaque ligne on sent le travail, et un travail pénible. C'est forcé, exagéré, hérissé de chevilles, chargé d'enluminures. Chez un prêtre, surtout, on s'attend à plus de sobriété dans le style, à moins de caquet et à moins de passion pour la métaphore.

Malgré ces défauts, il y a dans les *Légendes* de bien belles pages, toutes ciselées avec un art infini, et ce serait un beau livre s'il était réduit de moitié. Si j'avais le goût excessif de leur auteur pour la métaphore, je résumerais mon jugement sur les *Légendes* en les appelant des *dentelles de sons* et des *spirales* de mots sonores.

III

M. l'abbé Casgrain est poète. Mais il l'est plus en prose qu'en vers et *les Miettes* sont le moins poétique de ses ouvrages. La versification le gêne et tue chez lui la poésie, qui dans sa prose, coule à pleins bords.

Les Miettes sont un petit recueil de vers dont il a fait une édition soit-disant *intime*. *Le Manoir* et *le Portrait de mon père* en sont les meilleures pièces. En voici quelques strophes réellement belles :

Vieux manoir où vécut tant d'heureux jours mon [père ;
Séjour béni,
Où je retrouve encore et ma sœur et ma mère,
Couple chéri ;
Redis-moi du passé la douce souvenance :
L'éclat vermeil
De l'aurore où brilla de ma première enfance
Le beau soleil.

.....

Il est là, dans son câdre, au vieux mûr suspendu,
Le front large et pensif, l'air calme mais austère,
Le regard plein de feu dans l'espace perdu :
Toujours je l'ai vu là ce portrait de mon père

Quand l'ombre de la nuit descend sur le manoir
Que tout devient obscur au salon solitaire,
Un rayon toujours brille et parait se mouvoir
C'est l'œil étincelant du portrait de mon père.

Les *Miettes* ne contiennent pas assez de

ces beaux vers. Après le *Portrait de mon père*, vient une espèce d'épître "*A ma sœur*" qui me parait faible et prétentieuse. Elle n'est pas dans le style propre de l'épitre. Elle manque de goût et d'une certaine délicatesse de sentiment qui aurait dû voiler davantage cette peinture un peu..... beaucoup *intime* ; je souligne quelques mots.

" Quand je te vois, ma sœur, rêveuse à ta fenêtre
Laissant flotter au gré de la brise du soir
Tes *blonds* cheveux épars sur ton corsage noir
Songer à l'avenir, cet étrange peut-être
Qui chaque heure du jour se dresse devant toi,
Tantôt plein d'allégresse et tantôt plein d'effroi
Je cherche *alors à lire* au fond de ta pensée
Quelle empreinte l'espoir ou la crainte *a* laissée.
Saras-tu *grande dame, en un salon doré,*
D'allégresse et de fleurs le front toujours paré ;
Assise à des banquets au milieu de convives
Etincelant de soie et de perles massives ;
Ou, joyeuse, *entraînée au bras d'un cavalier,*
Aux épaulettes d'or, aux éperons d'acier,
Tournoyant dans le bal, *plus belle que la rose*
Sous les tièdes rayons du printemps fraiche éclose?
Puis, lasse, *retirée au fond de ton boudoir,*
Après avoir joui de tes *succès du soir,*
Dormant sur des divans ou de pourpre ou de soie
Et n'ouvrant tes rideaux qu'aux rayons de la joie ?
Vis-tu briller l'éclat de la *fleur d'oranger*
Que pose sur ton front quelque *jeune étranger*, (1)

(1) Je constate avec plaisir que le mot *jeune* a été substitué au mot *noble*, qui se trouvait dans la pièce, lors de sa première publication.

Dont la voix sympathique, au fond de ta pensée
Fait *résonner tout bas* le nom de fiancée :
Et marchent aux rayons de la lune de miel,
Le cœur tout palpitant te conduit à l'autel ?

Le *Canotier*, sauf quelques vers, est empreint de naturel et de grâce, et bien supérieur au *Coureur des Bois* dont quelques quatrains rappellent la manière de M. A. Marsais.

Quelques autres poésies, contenant de belles descriptions et un charmant récit, en prose, d'une visite au Cayla complètent le petit volume des *Miettes*, qui, en définitive, démontre que l'abbé Casgrain manie mieux la prose que les vers.

Après la publication des *Miettes*, il circula dans le public un couplet de chanson dont voici le refrain :

Il n'fait plus que des *miettes*,
Maluron Malurette ;
Il n'fait plus que des *miettes*,
Maluron Maluré.

L'abbé en fut vexé, et pour mettre fin à l'épigramme, il publia le poème de *Chilon*. Pour mieux prouver que cela n'était pas une miette, il le fit imprimer en gros caractères sur du papier très épais, afin d'en former un volume. Malheureusement, l'incendie de la maison Brousseau réduisit *Chilon* en miettes—je veux dire en cendres.

IV.

Je crois avoir dit que l'abbé Casgrain ne vieillit pas. Il ne faudrait pas en conclure qu'il ne progresse pas—ce qui n'est pas la même chose. On ne peut nier qu'il a fait un grand pas depuis les *Légendes*, en substituant les études historiques à la littérature légère.

Ses *Biographies* et l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* lui assurent un rang distingué parmi nos historiens. Il a la passion de l'étude et c'est une jouissance pour lui de consacrer ses loisirs et ses veilles aux recherches historiques et archéologiques. Or, il sait mettre à profit les travaux qu'il s'impose—on lui reproche même d'accaparer quelquefois ceux des autres,—nul doute, par conséquent, qu'il ne possède la science nécessaire à l'historien. La question est de savoir s'il a les autres qualités qu'il faut posséder pour bien écrire l'histoire et particulièrement les vies des saints.

J'ai devant moi l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* et je dois avouer que je me sens un peu embarrassé en présence de ce volume. Je comprends que ce n'est plus un ouvrage d'imagination comme les *Légendes*. Il s'agit d'une œuvre sérieu-

se, entreprise dans un noble but, et conduite avec courage, science et labeur.

Et cependant, le dirai-je ? cet ouvrage ne me satisfait pas entièrement. J'aime les vies des saints et je lis celles qui sont bien faites avec le même intérêt qu'un roman. Je les parcours avec joie et avidité, et il y a telles histoires dont je ne puis interrompre la lecture sans chagrin.

Je citerai comme modèles l'*Histoire de sainte Chantal* et celle de *sainte Monique* de l'abbé Bongaud, que je viens de lire. Quels chefs-d'oeuvre ! Et qu'il fait bon de se sentir catholique et français, lorsqu'il nous est donné de lire ces beaux ouvrages ! On les savoure avec bonheur, et malgré toutes les beautés du style, qui est admirable, c'est encore une fête du cœur, plutôt qu'une fête de l'esprit. Tout lecteur qui lira ces livres se sentira meilleur et attiré vers la vertu par une force invisible.

Comment se fait-il que l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* ne produise pas la même impression sur moi ? Comment se fait-il que je puisse parcourir tout ce gros volume sans verser une seule de ces larmes douces qui sont les applaudissements du cœur ? Telle est la question que je me pose et à laquelle je voudrais répondre.

Il me semble que la conception du plan laisse à désirer, qu'il y a des lacunes à combler, des points obscurs à éclaircir.

Le sujet était magnifique dans son ensemble, très-varié dans les détails, rempli de faits intéressants. Comme sainte Chantal, la bienheureuse Marie de l'Incarnation a d'abord vécu dans le monde. Elle a été épouse et mère avant de se consacrer à Jésus-Christ. Une partie de sa vie s'est écoulée dans l'ancien monde, et, bientôt, obéissant aux inspirations de la divine Providence et possédée du zèle apostolique, elle traverse les mers, et vient finir ses jours dans un pays sauvage, après avoir accompli toutes les œuvres merveilleuses pour lesquelles Dieu l'avait suscitée.

Certes, il y a bien peu de saints dont la vie soit si belle à raconter, et, malheureusement, je crois avec sincérité, malgré les mérites de l'ouvrage que j'apprécie en ce moment, que la vraie Histoire de la Mère de l'Incarnation est encore à faire.

On trouvera peut être ce jugement sévère, et, cependant, je suis convaincu qu'en y regardant de près on finira par l'accepter. Qu'on relise attentivement cet ouvrage, sans parti pris d'admirer, et

l'on s'apercevra sans travail qu'il est défectueux dans le fond et dans la forme.

L'auteur a su faire de bien jolies phrases ; mais il n'a pas su nous faire aimer son héroïne. Il a mal choisi les faits qu'il fallait grouper et les détails qui devaient intéresser le lecteur. Plusieurs fois dans le cours du récit, on rencontre des détails qui choquent, et l'on se demande si la Mère de l'Icarnation n'aurait pas pu agir autrement.

Il va sans dire que ce n'est pas elle que je blâme ici, mais son historien qui n'a pas su justifier et faire admirer tous les faits qu'il raconte.

Pour n'en citer qu'un exemple, voici comment il justifie le mariage de la sainte femme. Il nous la représente, dès l'âge de quatorze ou quinze ans, *entraînée par une inclination irrésistible vers la vie religieuse, et s'en ouvrant à sa mère qui lui en témoigne beaucoup de joie.* Cependant, deux ans après, *ses parents lui proposèrent d'entrer dans l'état du mariage, pour lequel elle éprouve une répugnace extrême.*

Elle demeure interdite ; mais, *par suite d'une crainte respectueuse qu'elle avait toujours eue pour son père et sa mère, elle n'ose pas élever la voix, ni contrarier leur volonté.*

" Ma mère, dit-elle, puisque c'est une " résolution prise et que mon père le veut " absolument, je me crois obligée d'obéir " à sa volonté et à la vôtre ; mais si " Dieu me fait la grâce de me donner un " fils, je lui promets dès à présent de le " consacrer à son service ; et si, ensuite, " il me rend la liberté que je vais per- " dre, je lui promets de m'y consacrer " moi-même. "

Les contradictions et les invraisemblances que ce récit contient sont pour le moins singulières. Il est étrange que cette jeune fille, qui se sent une vocation *irrésistible*, n'ose pas élever la voix, et plus étrange encore qu'elle se marie avec un secret désir de redevenir libre.

Plus tard, lorsqu'elle est mère, sa conduite à l'égard de son fils est aussi inexplicable, et pour ma part je ne puis ajouter foi au récit de sa séparation d'avec son fils, et du discours solennel qu'elle lui adresse à cette occasion.

Ou l'historien a été trompé, ou bien il a omis des faits qui justifierait ceux qu'il raconte. Une chose remarquable, c'est qu'il parait avoir eu à cœur de cacher constamment la nature sous le surnaturel. Dans Marie de l'Incarnation, il n'a pas montré la jeune fille, ni l'épouse, ni

la mère ; il jeté sur ces divers états le voile de la religieuse, à travers lequel ils ne peuvent qu'apparaître sous un jour faux.

C'est là un grave défaut. Il y a dans le cœur et dans la vie des Saints, un côté humain qu'il est non-seulement attrayant, mais salutaire de révéler. Si vous le cachez, vous placez les Saints à une telle hauteur dans la vie surnaturelle, que le lecteur perd tout espoir d'y atteindre jamais, et votre livre ne peut plus exercer la saine influence qu'il devrait.

Mgr Dupanloup a exprimé la même idée dans sa lettre à l'abbé Bougaud, à l'occasion de l'*Histoire de Sainte Chantal* :

" C'est encore un défaut capital et trop
" commun aux hagiographes de nous re-
" présenter les saints si dépouillés de ce
" qui est humain, qu'on se demande vrai-
" ment si c'est bien là un homme, un
" fils d'Adam, un être de chair et d'os
" comme nous. Le grand intérêt, et la
" grande vérité de votre livre, au con-
" traire, c'est que le côté surnaturel, dans
" cette vie, n'absorbe pas le côté naturel ;
" c'est que la femme, la fille, l'épouse, la
" mère, la veuve apparaissent tour à tour
" dans la sainte ; c'est que la lutte de la
" nature et de la grâce et les progrès de

" la vertu y sont constamment visi-
" bles."

L'auteur canadien a trop voulu montrer la sainte, et il a trop négligé la femme, c'est-à-dire ce côté naturel par lequel Marie de l'Incarnation se rattachait à la terre. Le récit de ses ravissements et de ses extases peut être bien beau ; mais celui de ses œuvres a pour nous plus de charme et d'édification.

J'aurais à faire bien d'autres observations, touchant au fond de l'ouvrage ; mais je me hâte et j'arrive à l'examen de la forme.

J'ai déjà dit qu'elle est moins imparfaite que celle des *Légendes*. Le style est plus grave, plus sobre et moins esclave de l'imagination. Mais hélas ! la vanité de l'écrivain s'y montre encore, et il y a des pages qui semblent bien plutôt faites pour la glorification de l'auteur que pour celle de l'héroïne. Il y a des phrases où l'écrivain semble dire : ici, ce n'est pas la sainte, mais moi qu'il faut contempler. Les images, les figures de toutes sortes y sont répandues avec profusion. La période y est toujours cadencée, apprêtée et empesée, et l'on dirait qu'il a horreur de ce style simple et précis qui convient à l'histoire.

Illustrons ce blâme par une seule citation :

" Souvent, à la suite de ces transports, " toutes ses puissances intérieures sem- " blaient tout-à-coup se taire et demeu- " rer suspendues. Alors, dans le silence " de toutes ses facultés, s'élevait, des pro- " fondeurs de son âme, comme une douce " mélodie, dont chacun de ses soupirs " semblait les suaves ondulations. On " eut dit que chaque fibre de son être " était autant de cordes d'un instrument " invisible que venait toucher en secret " l'ange du pur amour, et dont les accords " ravissaient les chœurs célestes et char- " maient les oreilles de Dieu.

" La nuit même n'interrompait pas ces " mystérieux concerts : des visions bien " heureuses venaient visiter son sommeil, " et, dans un demi-repos, elle entendait " chanter sans cesse ces voix intérieures ; " quelquefois même elle en était com- " plétement réveillée. Ainsi, son âme " ressemblait à ces harpes éoliennes, sus- " pendues aux arbres des forêts, dont les " cordes résonnent encore longtemps " après le passage des brises nocturnes. " Ainsi, dans les splendides basiliques, " quand l'orgue vient de se taire et que " l'encens des solennels sacrifices monte

" encore dans les voûtes silencieuses,
" longtemps les derniers échos des chants
" sacrés se prolongent à travers les arca-
" des aériennes et les ogives, et se ber-
" cent parmi les ombres du soir."

On admettra sans peine que le style historique ne doit pas s'affubler de semblables banderolles. C'est décrire d'une manière singulièrement compliquée ce qui se passe dans l'âme de la Mère de l'Incarnation, et les *mystérieux concerts* qu'on y entend ont le tort grave de ressembler aux *incantations* de la *Jongleuse*. On y reconnait encore la *douce mélodie* aux *suaves ondulations*, *se prolongeant*, non plus en *spirales aériennes*, *parmi le silence solennel de la nuit*, mais *à travers les arcades aériennes parmi les ombres du soir*.

Il y a, malheureusement, un bon nombre de pages dans ce style. L'*Introduction*, surtout, en est presque entièrement composée. L'idée mère de l'*Introduction* était très belle. C'était de représenter la société naissante, en Canada, dans sa triple hiérarchie du prêtre, de la femme et du soldat-colon. Dix pages de belle prose auraient suffi au développement précis de cette idée et auraient pu être un portique superbe du temple qu'il voulait éle-

ver à la gloire de la Mère de l'Incarnation. Mais l'abbé Casgrain s'est laissé emporter par sa fougueuse imagination et il a noyé sa pensée dans soixante dix pages d'une amplification de rhéteur.

Je conclus que M. l'abbé Casgrain fera bien de méditer ce petit passage de Fénélon : " L'histoire perd beaucoup à être " parée. Un bel esprit méprise une his- " toire nue ; il veut l'habiller, l'orner de " broderie et la friser. C'est une erreur."

Et aussi ces lignes de Mgr. Dupanloup :

" Combien il est déplorable, quand on " ne voudrait voir devant soi qu'un saint, " de se trouver en face d'un écrivain qui " s'évertue à faire des phrases, à farder, " pour ainsi dire, à friser ces grandes " figures ! "

Je crains de tomber dans la même ornière que l'abbé Casgrain, la longueur, et je cours aux *Biographies*, dont je ne dirai qu'un mot.

J'y retrouve l'écrivain toujours le même : un beau talent très imparfait, brillant sans être spirituel, élégant et souple, mais pas attique ni malin, chatoyant mais peu varié.

Les savants nous ahurissent de leurs lubies et de leur technicologie. M. Casgrain nous impose quelquefois un ennui

du même genre : il nous exhibe pour l'effet une espèce de bric-à-brac littéraire, qui, en réalité, nuit à l'effet. L'excessive recherche de l'art dépare la vérité et la beauté réelle de l'histoire.

C'est une des causes de la monotonie qui enveloppe la diversité de ses œuvres. Qui a lu une de ces biographies, connaît les autres.

Il donne presque toujours à ses héros des poses exagérées. Ce défaut, très frappant dans l'*Introduction* de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, est aussi remarquable dans les *Biographies*. Il décrit toujours avec pompe les circonstances les plus ordinaires de la vie. Pour lui, une maison n'est pas une maison, mais un manoir ; et si le manoir a une tourelle ou quelque portique, etc., etc., c'est un château. Une petite lisière de terre devient, sous sa plume, une seigneurie ; la moindre tapisserie lui paraît ornée de *figurines* — comme au manoir d'Haberville ; et si vous lui faites la faveur d'une petite promenade dans quelque vieux wagon attelé de quelque vieux cheval blanc, il vous en remerciera par cette phrase : " comme au *temps jadis*, une " *blanche haquenée* conduisait le *carosse* " *antique*, *orné des armoieries* de la fa

" mille : On se serait cru au temps de
" Louis XIV.

Pour résumer ce qui me reste à dire sur l'historien, je dirai que l'histoire n'est pas véritablement son genre. Il est né romancier. Il a le talent qui convient au roman : l'imagination, l'invention et une connaissance profonde de ce que l'on pourrait appeler les *machines dramatiques*.

Sa pente naturelle le pousse au roman chrétien et je ne vois pas pourquoi il n'est pas entré dans cette voie. Il a devant lui les plus beaux modèles en ce genre. Fabiola, Callista, Aurélia, Virginia sont des romans magnifiques qui instruisent et qui édifient.

M. Casgrain a visité l'Italie et étudié Rome. Ne pourrait-il pas trouver dans les premiers siècles de l'Histoire de l'Eglise de pieuses légendes et de dramatiques histoires qui serviraient de canevas à des romans délicieux ?

Je l'engage à y penser et il y trouvera sa veine.

M. Hector Fabre, qui est un critique délicat, a fait l'appréciation de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* et il y a trouvé comme moi, *de la déclamation dans le style, l'amour de certains mots sonores dans*

la phrase, le respect du convenu dans le récit, le culte de la pose dans ses héros. Il déclare avec beaucoup de ménagements et d'euphénismes que cette *Histoire* demande un *complément* et il donne à l'écrivain, en terminant, ce conseil, qui ne manque pas de sel attique.

" Qu'il cherche les belles pensées, et " les belles paroles, pour les dire, lui " viendront comme par surcroit ; mais " qu'il ne cherche pas d'abord les mots, " car lorsque le moment viendra de s'en " servir, les pensées lui feront défaut, et il " lui faudra les couvrir de la pourpre des " lieux communs, tout étonnés de se " trouver si bien vêtus."

Tout récemment, M. l'abbé Casgrain s'est révélé comme critique. Il a publié une espèce d'étude littéraire sur M. Chauveau, qu'il annonçait comme étant la première d'une série, soudainement interrompue.

On lui a prêté, à cette occasion, certain ressentiment politique, certain intérêt de famille. Je ne sais pas exactement ce qu'il y a de vrai dans ces imputations; mais, ce qui est certain, c'est que l'abbé Casgrain ne fait pas mystère de ses opinions politiques et qu'il prétend appartenir au parti *national*. Il est annexion-

niste dans toute la force du mot, et il le déclare à qui veut l'entendre, hélas!

Il fut un temps, qui n'est pas encore *perdu dans le crépuscule de son enfance*, où il en retenait d'autres idées. Je trouve, à la fin de l'*Introduction* à l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, l'éloquente prédiction que voici sur la République Américaine :

" La parole du Comte de Maistre se réalise sous nos yeux. " Laissez donc " grandir cet enfant au maillot," avait-il dit, un jour, indigné de la *stupide* admiration qu'on prodiguait aux *prétendus progrès* des Etats-Unis. L'enfant a grandi depuis ce jour; et sa tombe est si près de son berceau, que ses langes pourront lui servir de linceul. Bientôt, cette grande République, fondée sur le sable, morcelée en cent petits états, comme l'Amérique du Sud, dévorera elle-même son influence, et avec elle celle du protestantisme."

C'est très-bien dit; mais aujourd'hui l'abbé Casgrain ne le trouverait plus si bien pensé. Il n'appellerait plus *stupide* un sentiment qui est devenu le sien, et il ne placerait plus si près de son berceau la tombe de la *nation-modèle*.

Les opinions, je devrais peut-être dire

les sympathies politiques, ont déteint sur l'historien et changé ses idées. Il est bien regrettable qu'il ait glissé sur cette pente, qui l'a déjà conduit à des déclamations creuses et fausses.

C'est ainsi que, dans la biographie de M. de Laterrière, il a pu écrire les lignes suivantes : " Les hommes ambitieux qui " triomphent aujourd'hui sur la ruine de " la chose publique, et que l'histoire inex- " orable marquera au front d'un fer rou- " ge, ne purent jamais trouver en lui un " instrument servile. . . Ces hommes sont " parvenus un instant à égarer l'opinion " publique ; mais quarante années consé " cutives de dévouement à la patrie for- " ment un monument de granit contre " lequel viendront se briser les plumes " stipendiées qui auraient voulu le dé " truire. "

On pardonnerait ces tirades démagogiques à M. L. H. Fréchette ou à M. Dessaulles ; mais elles sont déplacées dans la bouche du premier vicaire de Notre-Dame de Québec.

Ces tendances politiques de l'abbé Casgrain et une certaine rivalité littéraire ont été cause qu'il n'a pas été juste à l'égard de M. Chauveau. Sa critique est mesquine et manque d'impartialité. J'au-

rai occasion de le démontrer, lorsque je peindrai l'auteur de *Charles Guérin*.

Il a été plus partial encore sous le pseudonyme de *Placide Lépine*, si toutefois les *Silhouettes Littéraires* peuvent lui être attribuées, ce qu'il y a cent raisons de croire. On m'objectera qu'il n'aurait pas écrit son propre portrait. Néanmoins, qu'on veuille bien considérer qu'il y a dans la *silhouette* de l'abbé Casgrain par *Placide Lépine* des détails intimes que l'abbé seul pouvait vraisemblablement connaître et qui ont dû être écrits sous sa dictée.

Quoiqu'il en soit, prenant pour établi qu'il est l'auteur, ou l'un des auteurs des *Silhouttes Littéraires*, nous y trouverions une preuve de plus que la critique n'est point son fait, et qu'il n'a pas ce goût, ce tact, cet esprit et ce coup d'œil juste qui conviennent au critique. Nous aurons occasion d'y revenir dans les autres portraits.

En attendant, je terminerai celui-ci par quelques recherches généalogiques, et un petit conseil à M. Casgrain.

Placide Lépine a dit :

" L'abbé Casgrain est aristocrate dans " sa personne et démocrate dans ses " idées. . . . Par les hommes il vient du

" peuple. Son bisaïeul qui était soldat, " prit part à la fameuse bataille de Fon- " tenoy, où les chevaleresques gardes " françaises crièrent aux Anglais : Tirez " les premiers, Messieurs ! Du côté des " femmes il se rattache aux Baby de " Ranville, dont il a conservé la belle " devise : " Au camp valeur, au champ " labeur. " L'alliance de ces deux sangs " explique les contrastes de son caractère " aristo-plébéien. "

De qui est cette histoire ? C'est ce qu'il convient de rechercher.

M. l'abbé Casgrain a une faiblesse—on est toujours faible par quelque endroit—; il a un culte exagéré des ancêtres. Ce sentiment est très-louable, surtout quand il y a des ancêtres ; mais il ne faut pas pousser trop loin la noble ambition de se trouver des aïeux ou des bisaïeux illustres. On doit se contenter de l'être soi-même et de le faire savoir.

On croirait que M. l'abbé pourrait peut-être mieux qu'un autre se passer du lustre des aïeux. Mais il n'en est rien, et jamais il n'a laissé échapper une occasion de parler ou de faire parler de sa *noble* origine.

Dans les *Légendes*, dans les *Miettes*, dans les *Biographies*, dans l'*Histoire de la Mère*

de l'Incarnation, partout il a semé quelques fleurs sur la tombe de ses illustres ancêtres.

A chaque nouvel écrit il y revient, il s'y complait. Ici c'est un ancêtre maternel que l'on déterre, et, là, un paternel qui ressuscite.

Ses œuvres ne suffisant pas à la tâche, il y emploie les autres, et dans tous les écrits qu'il peut atteindre avant leur publication, il réussit presque toujours à glisser une note qui publie son origine. On vient de la voir dans les *silhouettes* de Placide Lépine ; et nous la retrouverons ailleurs.

Dans l'*Histoire des Grandes familles françaises du Canada*, de M. l'abbé Daniel, à la page 533, je lis ce qui suit :

" L'Honorable Charles Casgrain descendait de M. Jean-Baptiste Casgrain, " originaire de la Vendée et sergent dans " les troupes à la tête desquelles il s'était " signalé maintes fois contre les Turcs. " Lorsqu'il passa dans la Nouvelle France, un peu avant la conquête, il était " couvert de nobles blessures qui attestaient encore son courage. "

" Ce sont les dignes ancêtres de M. " l'abbé Raymond Casgrain, dont la plume élégante a déjà donné plusieurs

" publications où la beauté du style le
" dispute à la richesse des pensées."

Au troisième volume de l'*Histoire des Ursulines*, pages 234 et 235, on est étonné et un peu affligé de retrouver les détails suivants :

" M. Jean-Baptiste Casgrain, le premier
" de sa famille en Canada, émigra peu
" avant la conquête. C'était un glorieux
" vétéran qui portait d'une manière non
" équivoque les trophées de sa bravoure,
" ayant eu le nez coupé d'un coup de
" cimeterre, lorsqu'il combattait contre
" les Turcs, en Orient, et étant devenu
" boiteux, par suite d'un coup d'escopette
" qui lui enleva la cheville du pied, à la
" bataille de Fontenoy, en 1745. De plus
" il avait été blessé d'une balle, qui lui
" passa de la joue à l'oreille droite, et
" d'un coup de sabre qui lui sillonna la
" figure du front à la joue gauche. En
" 1747, il assista au siége de Berg-op
" Zoom, où les Français entrèrent en
" marchant dans le sang jusqu'à la che-
" ville du pied."

" Un trait nous donnera une idée de
" *cette foi énergique qui devait passer tout*
" *entière* A SES DESCENDANTS. Fait prison-
" nier par les Turcs, ainsi qu'un chef de
" brigade du nom de Sabran, lorsqu'il

" combattait en remplacement des che-
" valiers de Malte tués en Orient, un re-
" négat vint leur proposer de passer à
" l'Islamisme—" Ah ! s'écria Sabran, s'a-
" dressant à son compagnon d'infortune,
" est il possible qu'on vienne outrager
" Dieu d'une telle manière ! " A ces
" mots Jean Casgrain furieux se précipi-
" te sur le renégat, et il l'aurait tué si un
" janissaire ne se fut jeté sur lui avec
" un cimeterre. L'intrépide soldat saisit
" une chaise et frappe le janissaire à
" mort. Jean et Sabran reçurent cin-
" quante neuf coups de nerf de bœuf ; le
" second en mourut. Le brave soldat
" chrétien reçut encore vingt-cinq coups
" de baton de Calabre, sous la plante des
" pieds. Ce fut après avoir asisté à cin-
" quante combats et engagements, ayant
" été promu au grade de sergent-major
" après la retraite de l'armée française
" devant Prague, que l'héroïque vétéran
" s'embarqua pour la Nouvelle France.
" Il était natif d'Airvault, petite ville du
" Poitou, à huit lieues de Saumur, dans
" la Vendée militaire. M. J. B. Casgrain
" se fixa à Québec où il tint un commer-
" ce sous le fort, à droite de l'escalier de
" la Basse-Ville. Son fils, M. Pierre Cas-
" grain, mort en 1828, acquit les seigneu-

" ries de N. D. de Liesse, de la Bouteille-
" rie, de la Rivière-Ouelle et de N.-D. de
" Bon Secours, de l'Islet.

" En même temps que M. J. B. Cas-
" grain, étaient venus en Canada MM.
" Bonenfant et Letellier de St. Just."

Comment l'abbé Daniel et l'auteur de l'*Histoire des Ursulines* ont ils appris tous ces faits extraordinaires ? Quelles relations ont-ils pu avoir avec ce sergent qui combattait *à la tête des troupes*, comme un maréchal de France—qui portait comme trophée de sa bravoure un nez qu'un coup de cimeterre lui avait enlevé—qui avait perdu la cheville du pied à la bataille de Fontenay, et qui rentrait dans Berg-op-Zoom en marchant dans le sang jusqu'à la cheville qu'il n'avait plus —qui portait sur sa figure, d'un côté le sillon d'une balle, et de l'autre le sillon d'un sabre—qui avait reçu 59 coups de nerfs de bœufs, 25 coups de bâton de Calabre, et pris part à 50 combats, et qui, avec tout cela, n'était que sergent ?

Evidemment, il y a là un cachet de facture qu'il est impossible de méconnaître, et je crois que l'on peut assurer sans témérité la plume féconde de notre illustre abbé.

C'est le commencement d'un petit tra-

vail d'ennoblissement, dont le reste, encore inédit, est cependant trop connu. On a essayé : d'Airvault. . . . et les vers faits à la Rivière Ouelle étaient datés du *Manoir d'Airvault.* On a montré aux amis un certain blason ; on l'a même encadré et suspendu dans le cabinet de travail du littérateur, à côté du *portrait de mon père* qui lui dit :

Embrasse, mon enfant, le portrait de ton père
Pour être comme lui *digne de tes ayeux.*

Bref, tout cela se serait déjà traduit par une notice communiquée au *Livre d'Or de la Noblesse*, si les pages de ce livre souffraient tout, comme les papiers. Ce cher Livre d'Or ! il chatoie si agréablement la vue ! On serait si heureux d'y lire cette page. . . . à peu près comme on l'a rêvée ;

"—Casgrain d'Airvault—originaires de Vendée—Fief de la Rivière Ouelle et de l'Islet—Manoir d'Airvault—Alliés à la noble famille des Letellier de St. Just.

" Les d'Airvault portent de gueule avec gerbe et flamberge d'or ; ils ont la fière devise : au champ labeur, au camp valeur !"

Hélas ! cette page d'or, tant convoitée, n'existera probablement jamais. Car,

avant de consentir à son insertion au *livre de la noblesse*, on y regardera à deux fois, on fera des recherches, on fouillera le greffe de Québec, et, dans les Régistres des baptêmes, mariages et sépultures des paroisses de Québec et de Beaumont, on trouvera divers actes authentiques constatant que Jean Casgrain était *traiteur* à la Basse-ville, c'est-à-dire préparait et servait à manger et à boire aux voyageurs et aux viveurs de ce temps-là, et qu'il épousa, à Québec, une Demoiselle Duchesne dite LeRoide, fille d'André Duchesne dit LeRoide, de la nation des Pawnis. Ces actes établiront que Jean Casgrain n'était pas originaire de Vendée, mais de l'ancienne petite Province d'Aunis, et qu'au lieu d'être sergent à la tête des troupes il était tout bonnement cuisinier à la tête de ses plats ; que s'il a fait couler le sang ce ne peut guère être que celui de la volaille, et que ses blessures,— s'il en avait—étaient probablement des brûlures.

Donc, si le Jean-Baptiste Casgrain, Vendéen, né à Airvault ; le Casgrain sergent qui combattait à la tête des troupes de France et de Navarre ; le Casgrain pourfendeur et mangeur de Turcs, le *nasicobole*, *minus-cheville*, *balafré et calabré*,

si ce Casgrain a existé—ce que personne ne voudra croire,—ce ne peut être Jean Casgrain le cuisinier, qui en l'an de grâce 1750, tournait des crêpes dans sa gargotte de la Basse-Ville et menait à l'autel mademoiselle LeRoide, de la nation des Pawnis.

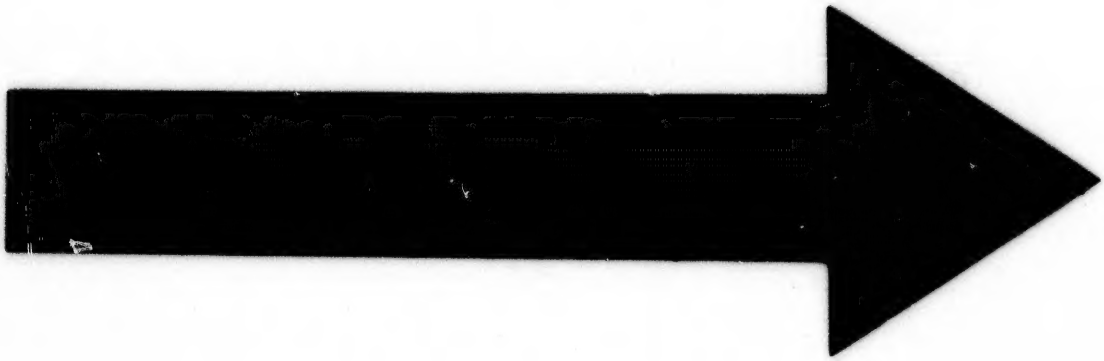
Remarquez bien que je ne méprise pas les Pawnis, non plus qu'aucune autre tribu sauvage. J'en fais au contraire grand cas, et l'on me dirait que j'ai du sang indien dans les veines que je n'en serais pas du tout humilié. Tout ce que je veux établir, c'est que M. l'abbé ne descend pas en droite ligne des Montmorency ou des Caniac de Périgord.

En fait de généalogie, je dis comme le grand poète de la Grèce, Homère : " A quoi bon questionner sur la race ? Telle est la génération des feuilles dans les forêts, telle aussi celle des mortels. Parmi les feuilles, le vent verse les unes à terre, et la forêt verdoyante fait pousser les autres sitôt que revient la saison du printemps : c'est ainsi que les races des hommes tantôt fleurissent et tantôt finissent."

Donc, mon cher abbé, veuillez m'en croire, laissez de côté tous ces travaux généalogiques. Que votre bisaïeul soit Casgrain le balafré, ou Casgrain le ven-

deur de saucisses, il importe peu. Les gens d'esprit ne vous en estimeront ni plus ni moins, et cela n'ajoute ni ne retranche à votre mérite personnel, que nous reconnaissons autant que vos meilleurs amis.

Vous avez très-bien dit, dans la biographie de M. Faribault : " il est une aristocratie que l'on ne parviendra jamais à détruire : c'est celle de l'urbanité, de la politesse des manières, de la dignité et de la noblesse des sentiments." Cette aristocratie indestructible, vous la possédez ; qu'avez-vous besoin de faire tant de frais pour en acquérir une autre ?

Ce *dada* qui vous tourmente est d'ailleurs, vous le savez, la faiblesse de plusieurs, et le but de ces pages n'est pas d'humilier, mais de corriger ceux qui en sont possédés.

Après cela, ayez le *caractère aristo-plébéien*, si la chose vous va, et je n'y mettrai pas d'obstacle, puisque cela ne nuit en rien à votre caractère sacré, qui est irréprochable.